

Bulletin Communiste

ORGANE DU PARTI COMMUNISTE (S. F. I. C.)

142, Rue Montmartre, Paris

Hebdomadaire

Le Numéro : 50 centimes

SOMMAIRE

Le courage de la lâcheté (*Boris Souvarine*). — Une page inédite de Marx (*Kar Marx*). — Un grand Parti marxiste (*N. Boukharine*). — L'affranchissement des Peuples coloniaux, condition de la Révolution européenne (*L. Trotsky*). — Les méthodes du Parti Communiste russe (*Kuusinen*).

L'Armée rouge au seuil d'une seconde période de cinq ans (*L. Trotsky*). — Vie des Révolutionnaires (*Victor Serge*). — Après le Congrès de Leipzig (*Paul Boettcher*). — A propos d'éducation (*Jean Dormans*). — Bibliothèque communiste.

LE COURAGE DE LA LACHETÉ

LA Conférence ouvrière convoquée par les Conseils d'usines de Rhénanie et de Westphalie est interdite par un gouvernement capitaliste — peu importe lequel. Elle devait avoir lieu à Cologne, les 17 et 18 mars. Elle aura lieu ailleurs, tout simplement. Mais elle aura lieu.

Personne ne comptait sur les gouvernants bourgeois pour faciliter la tâche des représentants ouvriers. Les communistes, en particulier, ne s'attendaient pas à la sollicitude protectrice des policiers de leur pays. Mais quelle oppression a jamais empêché des révolutionnaires de faire leur devoir ?

Des délégués du prolétariat qui veulent se rencontrer pour se concerter, des gardiens du capital qui font ce qu'ils peuvent pour le leur interdire, il n'y a là rien que de naturel. Mais l'événement nous a cependant réservé une péripétie inattendue : c'est de l'extraordinaire manifestation de couardise d'un des principaux chefs du Parti dissident que nous vous en parlons.

Il faut reconnaître que le rédacteur en chef du *Populaire* a fait preuve d'un véritable courage en osant publier l'article dans lequel il donnait les raisons de l'abstention de son Parti, invité à participer à la Conférence de Cologne. Confesser aussi ingénument sa lâcheté correspond à une sorte d'héroïsme.

M. Paul Faure nous taxe de bluff parce que nous avons affirmé que la Conférence se

tiendra et que les communistes, les syndicalistes réellement révolutionnaires y seront représentés. « Il était facile à prévoir, dit-il, que la Conférence ne serait pas autorisée. Dès lors, à quoi bon y songer ? On ne peut tout de même pas faire quelque chose de défendu ! » Telle est, en substance, la thèse vraiment extraordinaire soutenue par le porte-parole des dissidents, théoricien de la lâcheté civique.

Nous n'essaierons pas d'insuffler à ce « socialiste » si respectueux des décrets de Poincaré ou de Bonar Law, voire même du général commandant la place de Cologne ou du Commissaire spécial de la région, les notions les plus élémentaires de la plus élémentaire politique d'opposition, pour ne pas parler de politique socialiste, de politique de classe. Celui qui n'a jamais possédé ces notions peut les acquérir. Mais qui les a perdues ne les retrouvera pas.

Nous demandons seulement aux bons bougres d'ouvriers qui suivent les politiciens de la 2^e Internationale et d'Amsterdam s'ils admettent que leurs chefs fassent une doctrine de leur propre lâcheté morale ou physique. Nous leur demandons :

— Depuis quand des représentants de la classe ouvrière demandent-ils aux représentants de la classe bourgeoise la permission de s'opposer à leurs agissements ?

— Depuis quand des organisations ouvriè-

res renoncent-elles à leur programme, fût-il le plus modeste, parce qu'un gouvernement leur interdit de tenir une réunion ?

— Comprenez-vous enfin la valeur des thèses de l'Internationale Communiste sur l'action illégale et l'organisation clandestine ?

Car c'est toute la question de l'illégalisme révolutionnaire qui est ainsi posée. Un Parti qui se propose de renverser le régime social existant peut-il avoir la superstition de la légalité ? S'il a le scrupule de ne contrevenir en rien aux lois de l'état capitaliste, en quoi se différencie-t-il des partis républicains, qui naturellement prétendent ne laisser à personne le monopole des réformes sociales ?

Pour des communistes, pour des révolutionnaires dignes de ce nom, il est effarant de songer que des politiciens se réclamant de la classe ouvrière puissent repousser avec frayeur toute entorse aux prescriptions légales bourgeoises. Il faut que les social-démocrates français aient perdu jusqu'au souvenir de l'idée de classe pour qu'ils ne craignent pas d'afficher ouvertement leur crainte de toute action non autorisée par le pouvoir.

Les travailleurs trompés par les dissidents et les jaunes confédéraux n'auront-ils pas enfin honte de leurs dirigeants capons ? Ne les rappelleront-ils pas enfin à un peu de dignité ?

On ne demande pas à ces messieurs de briller par des actes surhumains. Les communistes et les syndicalistes réellement révolutionnaires de France ne se flattent point d'exploits ni de tours de force : ils font simplement leur devoir, qui n'exige pas actuellement d'héroïsme. Cela leur donne au moins le droit d'inviter les gens d'Amsterdam et de la 2^e Internationale à moins de poltronnerie. Tenir en cachette une réunion qu'on ne peut tenir en public, cela est à la portée de tous ceux qui veulent s'en donner la peine. Qui tient un tel acte pour du bluff n'est qu'un lamentable peureux.

Si l'article de M. Paul Faure n'est pas désavoué par son Parti, si celui-ci se dérobe à l'invitation de participer à la Conférence convoquée par les Conseils d'usine westphalo-rhénans, il sera dit que les chefs réformistes font passer leur tranquillité personnelle avant les intérêts du prolétariat, dont ils se prétendent pourtant les champions.

Il sera dit que l'ignominieuse politique de guerre des social-patriotes est devenue la ré-

gle de conduite définitive des dissidents et de leurs complices syndicaux. On n'a pas oublié que la fameuse conférence de Stockholm, convoquée en 1917 par le Bureau Socialiste International, après trois ans de carence de celui-ci, puis par le Soviet menchevik et socialiste-révolutionnaire de Pétrograd, ne se tint jamais parce que les gouvernements alliés refusaient les passeports aux délégués ! On n'a pas oublié les honteuses jérémiades des Longuet, des Paul Faure et Cie à propos du refus des passeports, jérémiades qui remplaçaient les actes élémentaires permettant de réunir la Conférence quand même ! Le Parti dissident veut-il cultiver l'inqualifiable lâcheté de 1917 comme une tradition ? Avaient-ils des passeports, Raymond Lefebvre, Lepetit et Vergeat, pour apporter les premiers à la Révolution russe l'expression de la solidarité des révolutionnaires français ? Avaient-ils des passeports, les quelque cent délégués du Parti communiste et des syndicats révolutionnaires français qui, depuis quatre ans, ont fait le voyage de Moscou ? Avaient-ils des passeports, les milliers de camarades qui, de tous les pays du monde, sont allés en Russie soviétique depuis 1918 pour faire leur devoir révolutionnaire ? Avait-elle un passeport, la vieille Clara Zetkin qui, à 65 ans, presque aveugle, franchissait l'an dernier la frontière italienne, à pied, la nuit, — comme elle avait franchi l'année d'avant la frontière française, — pour remplir les missions que le Comité Exécutif de l'Internationale lui avait confiées ? Ont-ils des passeports, tous ces délégués de l'Internationale Communiste qui traversent les océans et les continents pour coordonner l'action ouvrière dans les deux mondes ?

Mais M. Paul Faure, qui a eu le singulier courage d'arborer indécemment son indescriptible frousse, n'est sans doute plus capable de rougir au rappel de ces simples actes de révolutionnaires, accomplis obscurément pour le salut de la classe ouvrière. Combien s'en trouvera-t-il dans son Parti pour avoir un sursaut de conscience ?

Combien s'en trouvera-t-il pour comprendre que leur devoir est d'aller *coûte que coûte* à Francfort ou ailleurs, non pour faire acte de communistes, ce que personne ne songe à leur demander, mais pour prendre leurs responsabilités à côté des représentants des autres organisations ouvrières de France et d'Allemagne ?

Boris SOUVARINE.

Une page inédite de Marx

Dans les prochains conflits, comme dans les précédents, les ouvriers ne devront compter pour vaincre que sur leur courage, leur énergie et leur dévouement. Comme toujours, dans cette lutte, la petite-bourgeoisie restera aussi longtemps que possible hésitante, indécise et inactive pour ensuite, dès que la victoire sera obtenue, vouloir l'accaparer dans son intérêt exclusif, exhorter les ouvriers à observer le calme et à reprendre le travail, empêcher de soi-disant excès et frustrer le prolétariat des fruits de la victoire. Le prolétariat n'est pas en mesure d'empêcher les démocrates petits-bourgeois d'agir ainsi, mais il peut s'opposer à ce qu'ils s'élèvent en face de lui, et leur imposer de telles conditions que la domination des démocrates bourgeois porte en elle dès le début le germe de sa disparition et permette ainsi son remplacement futur par la domination du prolétariat.

Avant tout, les ouvriers doivent s'efforcer, pendant la lutte et immédiatement après, de s'opposer aussi énergiquement que possible au sabotage bourgeois et d'obliger les démocrates à tenir leurs promesses. Ils doivent employer toutes leurs forces à entretenir le plus longtemps possible la flamme révolutionnaire et à empêcher qu'elle ne s'éteigne aussitôt après la victoire. Loin de s'opposer aux soi-disant excès, à l'exercice de la vengeance populaire contre les personnalités haïes ou des édifices publics auxquels ne se rattachent que des souvenirs odieux, ils doivent non seulement supporter l'exercice de cette vengeance, mais en prendre eux-mêmes en mains la direction.

Pendant cette lutte et après la lutte, les ouvriers doivent, à côté des revendications des démocrates bourgeois, formuler, à chaque occasion, leurs propres revendications. Ils doivent exiger des garanties pour les ouvriers, dès que les démocrates s'approprient à prendre le pouvoir. Ces garanties, ils doivent les imposer, si cela est nécessaire, et obliger les démocrates à faire toutes les promesses et toutes les concessions possibles, ce qui est le meilleur moyen de les compromettre. Ils doivent s'efforcer de diminuer l'ivresse de la victoire et l'enthousiasme pour le nouvel état de choses qui se produisent après chaque combat victorieux, par leur façon calme de comprendre la situation et par une attitude de méfiance ouverte vis-à-vis du nouveau gouvernement. A côté des organes de gouvernement officiel, ils doivent établir leurs propres organes ouvriers, soit sous la forme de conseils de district, soit sous la forme de clubs ou de comités ouvriers, de manière à ce que les organes du gouvernement démocrate, bourgeois, non seulement perdent tout appui chez les ouvriers, mais soient soumis au contrôle et à la surveillance d'organes s'appuyant sur les masses ouvrières.

En un mot, dès le lendemain de la victoire, la méfiance des ouvriers ne doit plus être dirigée contre le parti réactionnaire vaincu, mais contre son ancien allié, contre le parti qui prétend exploiter à son profit exclusif la victoire commune. Mais, pour pouvoir s'opposer énergiquement et d'une façon menaçante à ce parti, dont la trahison à l'égard des ouvriers se manifesterait dès le lendemain de la victoire, les ouvriers devront être armés et organisés. L'armement du prolétariat tout entier, à l'aide de fusils, de carabines, de canons et de munitions, devra être entrepris immé-

diatement afin de s'opposer à la reconstitution de la vieille garde civique, dirigée contre les ouvriers. Là où ce ne sera pas possible, les ouvriers devront s'organiser indépendamment en garde prolétarienne, avec des chefs et un état-major choisis par eux, sous les ordres, non plus de l'Etat, mais des conseils révolutionnaires nommés par les ouvriers. Là où les ouvriers travaillent dans des entreprises d'Etat, ils doivent s'armer et s'organiser en un corps spécial, avec des chefs élus, ou comme sections de la garde prolétarienne. Les armes et les munitions ne devront être abandonnées sous aucun prétexte ; toute tentative de désarmement devra être repoussée par la force, si cela est nécessaire. Destruction de l'influence des démocrates bourgeois sur les ouvriers, organisation armée indépendante et immédiate des ouvriers, établissement de conditions les plus compromettantes possible pour la domination inévitable de la démocratie bourgeoise...

Nous avons vu comment les démocrates parviendront au pouvoir au cours du prochain mouvement, comment ils se verront obligés de proposer un certain nombre de mesures d'un caractère plus ou moins révolutionnaire. On demandera quelles sont les mesures que les ouvriers devront y opposer ? Naturellement, au début du mouvement, les ouvriers ne peuvent pas encore proposer des mesures directement communistes. Mais ils peuvent : 1° obliger les démocrates à intervenir le plus possible dans l'ordre social existant, à troubler sa marche régulière et à se compromettre eux-mêmes, de même qu'à concentrer dans les mains de l'Etat le plus de forces productives, de moyens de transports, de fabriques, de chemins de fer, etc., possibles ; 2° ils peuvent utiliser les propositions des démocrates, qui n'agissent pas dans un sens révolutionnaire, mais seulement dans un sens réformiste, pour les transformer en attaques directes contre la propriété privée. Ainsi, par exemple, si les démocrates bourgeois proposent d'acheter les chemins de fer et les fabriques, les ouvriers doivent exiger que ces chemins de fer et ces fabriques soient confisqués purement et simplement, et sans indemnité, par l'Etat, comme étant la propriété des réactionnaires. Si les démocrates proposent des impôts légèrement progressifs, les ouvriers devront proposer des impôts montant avec une telle rapidité que le gros capital en sera ruiné. Si les démocrates demandent la régularisation des dettes publiques, les ouvriers devront en exiger la suppression. Ainsi donc, les revendications des ouvriers devront toujours être établies d'après les concessions et les mesures des démocrates.

Les démocrates s'efforceront, ou de travailler directement à la République fédérative, ou du moins, s'ils ne peuvent pas empêcher la création d'une République une et indivisible, ils essaieront de paralyser le gouvernement central en exigeant une large autonomie pour les provinces et les districts. A cela, les ouvriers devront, non seulement opposer la République... une et indivisible, mais exiger également la concentration de la puissance publique dans les mains de l'Etat. Ils ne devront pas se laisser tromper par le bavardage démocratique sur l'autonomie régionale, etc. Leur cri de guerre doit être : *La Révolution en permanence !*

Karl MARX.

Un grand Parti marxiste

Depuis cinq ans le prolétariat russe garde le pouvoir et les adversaires mêmes constatent l'affermissement de son pouvoir. Ce pouvoir plonge de profondes, de fortes racines dans la molle terre russe, transformé le peuple russe, conduit d'une main de fer des millions d'hommes, le long d'une voie pierreuse, semée de ronces et d'épines, barrée de fils barbelés, balayée par le feu de l'ennemi, à travers la steppe affamée — vers la claire victoire de l'humanité unanime.

Comment s'est accompli ce miracle qui fait l'ébahissement et l'impuissante rage de la médiocrité bourgeoise ?

Certes, en sont d'abord « coupables » les circonstances historiques que les bataillons noirs du travail ont traversées de leur pas puissant. L'histoire a fait à la classe ouvrière russe des conditions de succès extrêmement favorables : une autocratie dont la machine infernale était ébranlée par la guerre ; une bourgeoisie faible, pas encore armée d'impérialisme et assez bête pour désorganiser pendant la guerre la force du tsarisme ; de puissantes frustes masses paysannes pas encore nées au patriotisme, haïssant sauvagement le propriétaire, désirant à tout prix la terre pétrie de leurs sueurs. Voilà ce qui donna la victoire au prolétariat qui déploya ses jeunes ailes et prit son essor.

Mais il y avait encore une chose : l'existence d'une cohorte de fer dévouée sans retour à la Révolution, l'existence d'un parti tel qu'il n'y en a pas encore eu dans l'histoire des grandes batailles de classes. Ce parti avait traversé les dures écoles de l'action clandestine, trempé sa volonté de classe dans la fumée de la poudre, formé ses militants dans les privations et les souffrances, formé, éduqué, instruit d'admirables ouvriers dont la mission est de transformer et de conquérir le monde.

Jetons, pour nous rendre compte de la formation de ce parti, un coup d'œil sur les traits principaux de son développement.

Quelques mots d'abord sur son quartier général. Nos adversaires ne contestent plus que nous avons une excellente direction. Un des grands idéologues de la bourgeoisie allemande, un des maîtres de la pensée allemande actuelle, le comte Kayserling, a même écrit dans son livre *Wirtschaft, Politik, Weisheit* (Economie, Politique, Sagesse), que la force de la Russie des Soviets s'explique exclusivement par la supériorité de ses hommes d'Etat qui « dépassent de loin » tous ceux des pays bourgeois. L'exagération est manifeste. Et il ne s'agit pas exclusivement de cela. Mais il est aussi incontestable que ce facteur explique bien des choses. Quel est-il ? Tout est dans la sélection attentive des chefs, dans une sélection qui garantit à la fois la compétence, la cohésion, l'unité absolue de volonté. Sous ces mots d'ordre s'est trempée la direction du parti. Sur ce point le parti doit beaucoup à Lénine. Ce que les opportunistes incompré-

hensifs appelèrent « antidémocratie », « manie de la conspiration », « dictature personnelle », « sottise impatience » était en réalité un des plus efficaces principes d'organisation. La sélection d'un groupe d'hommes, rigoureusement unanimes dans leur pensée, brûlant d'une même flamme révolutionnaire, était la première condition d'une action couronnée de succès. Cette condition fut réalisée par la lutte impitoyable contre toute déviation du bolchevisme orthodoxe. L'intransigeance, l'auto-épuration constante cimentèrent le groupe principal du parti de telle façon qu'aucune force n'allait plus pouvoir le diviser.

Autour de lui se cimentèrent les cadres fondamentaux du parti. La rude discipline du bolchevisme, sa cohésion spartiate, son rigoureux « esprit de tendance » même aux époques de collaboration avec les mencheviks, dans un seul parti, son extrême unité de vues, la centralisation de tous ses rangs, tels furent toujours les caractères de notre parti. Les militants étaient tous dévoués. Le « patriotisme » de parti, la passion apportée dans la lutte contre tous les groupements adverses, à l'usine, dans les réunions publiques, en prison même, faisaient de notre parti une sorte d'ordre révolutionnaire. C'est pourquoi le bolchevik horripilait les libéraux, les réformistes, tous les invertébrés, les mous, les larges, les tolérants.

Le parti exigeait de tous ses membres un travail réel dans les masses, quelles qu'en soient les conditions et les difficultés. Rappelons que c'est à ce propos que commencèrent nos premiers désaccords avec les mencheviks. Sur ce point précis s'accomplissait la sélection des cadres. Ils se constituaient non de beaux parleurs, d'intellectuels sympathisants, de compagnons de route qui sont ici aujourd'hui et demain seront là, mais d'hommes prêts à tout pour la révolution, pour la lutte, pour le parti. Prêts à aller au bain, sur les barricades, prêts à subir toutes les tribulations, prêts à la constante persécution. Ainsi se formait le deuxième cercle concentrique de notre Parti : ses cadres ouvriers fondamentaux.

Et pourtant notre parti ne fut jamais sectaire, fermé, borné. Il le faut souligner énergiquement, jamais il ne se considéra comme une fin en soi. Il se considérait comme un instrument d'acier travaillant le cerveau de la masse, cimentant la masse, dirigeant la masse. Car tout l'art de la dialectique politique consiste à avoir des formations cohérentes, compactes, mais à n'être pas une secte, à ne pas se mouvoir dans le vide, mais à être une force motrice véritable, mettant en mouvement le formidable mécanisme de la classe entière, de la masse entière des travailleurs. L'histoire de notre parti, surtout celle des années révolutionnaires, montre combien il fut attentif aux aspirations des masses. Quel était le militant le plus actif à l'armée de l'ancien régime — au risque constant d'être torturé et tué par les officiers ? Le bolchevik. Quel

était l'agitateur, l'organisateur le plus infatigable ? Le bolchevik. Aucune occasion d'agir sur la masse ne lui échappait. A la Douma d'Empire, au syndicat, à la réunion ouvrière, au club, à l'école du dimanche, au réfectoire d'usine, le bolchevik était partout, percevait partout, ce bolchevik dont un littérateur contemporain (1) dit qu'il « fonctionne énergiquement ». Il a toujours fonctionné énergiquement, le bolchevik. Notre parti a toujours été un parti de classe, donc un parti de masse.

Ainsi se formaient le troisième et le quatrième cercles concentriques du parti, sortant déjà de ses cadres proprement dits : le cercle des organisations ouvrières influencées par le parti, puis celui de la classe ouvrière, de la masse entière dirigées, par le moyen des premières organisations par son avant-garde de parti.

Arrêtons-nous maintenant sur quelques particularités de la politique du parti, qui expliquent aussi les grands succès de P.C.R.

D'abord sa *fermeté marxiste*. Ce n'est pas à tort qu'après la crise du printemps 1921 M. Martov expliquait la persistance de la dictature prolétarienne en disant que : « tout de même, le Parti bolchevik a passé par l'école marxiste ». Il est vrai. Le parti a fait de solides études marxistes. La prévision théorique des événements, l'analyse des groupements de classe, le calcul « par millions » qui constituent, comme le remarque fort justement Lénine, l'essence de la politique, voilà qui caractérise au plus haut point la direction de notre Parti. Remarquons ici une particularité spécifique, qui est avant tout celle du chef reconnu du parti, Lénine. Jamais le marxisme ne se fige chez nous en un dogme mort. Il est toujours un instrument pratique. Ce n'est pas un texte, c'est un esprit. Ni scolastique, ni talmudisme, mais l'intelligence générale de la dialectique de Marx, instrument pratique de lutte. Nous avons un enseignement marxiste, nous n'avons pas de préjugés marxistes. Nous avons un bel instrument dont nous sommes les maîtres et qui ne nous maîtrise pas. Et ce marxisme révolutionnaire vivant aide vraiment à accomplir des miracles !

De là l'extraordinaire *élasticité tactique* du parti. L'immense majorité des fautes politiques proviennent de l'emploi de méthodes, excellentes dans une situation donnée, dans une situation différente, dans laquelle elles deviennent nuisibles. L'incompréhension des situations concrètes est cause de la bonne moitié des erreurs politiques. Et justement, quant à l'intelligence des situations concrètes, notre parti peut être pris pour modèle.

Il a su se montrer extrêmement patient, lorsqu'il fallait compter avec les errements, de bonne foi, des masses. Rappelons-nous le lendemain de la révolution de février, quand il nous fallut « expliquer patiemment » tant de choses et conquérir les masses avec tant de retenue.

Il a su être incomparablement hardi et résolu, incomparablement prompt à l'action. Ce fut aux jours d'octobre. L'histoire plaçait le parti devant un tourbillon. Il fallait, tout bien pesé, s'y jeter pour en sortir à la crête d'une vague géante. La moindre tergiversation eût été mortelle. Une au-

dace, une ténacité, une résolution sans bornes étaient nécessaires. Le parti plongea dans le tourbillon et prit le pouvoir.

Il a su tourner brusquement le gouvernail quand il le fallait. Rien n'est plus instructif que sa politique sur ce point. Si nous nous rappelons comme le Parti Communiste russe s'est appuyé sur la classe paysanne, en faisant sien le programme paysan du parti socialiste révolutionnaire, comme il a brusquement tourné son gouvernail et celui de l'Etat du « communisme de guerre » à la « Nouvelle politique économique », ces deux exemples suffiront à attester l'élasticité de tactique du parti qui réunit à un réalisme intégral la claire conscience du but final vers lequel il va d'un pas ferme.

La classe ouvrière ne peut pas, en régime capitaliste, grandir assez pour devenir capable d'assumer la direction de la société. La classe ouvrière, est asservie, écrasée, par le capitalisme. Dressée de toute sa hauteur elle ne peut que briser l'enveloppe capitaliste de la société. Elle ne prépare ses forces, ne forme ses administrateurs, ne devient le dirigeant de la société entière que dans la période de dictature. Dans cette période elle « refait sa propre nature » ; l'esclave devient un créateur et un chef. Cet immense labeur requiert, de la masse et de son avant-garde de classe, la plus grande tension de forces. Notre Parti Communiste russe peut en être fier : il a créé ses chefs d'armée, ses soldats, ses administrateurs, ses gouvernants d'ouvriers ; il crée ses cadres de culture intellectuelle et d'édification économique. Sa nouvelle génération entre tout de suite dans l'immense laboratoire de l'Etat Soviétiste. Après une atroce guerre civile, après la famine le grand Pays Rouge se relève et sa trompette de victoire appelle les travailleurs du monde, les esclaves des colonies, les coolies, à la lutte finale contre le capital. A l'avant de l'innombrable armée des exploités voici la vaillante phalange couverte de cicatrices, dont les drapeaux sont troués par les balles et déchirés par les baïonnettes, la vaillante phalange la plus avancée, qui appelle et guide toutes les autres : le Parti Communiste Russe, cohorte de fer de la révolution prolétarienne.

N. BOUKHARINE.

ROSA LUXEMBOURG

LE PROGRAMME COMMUNISTE

Tous les camarades sérieux liront cette brochure, à l'heure où s'ouvrent les discussions sur la question du Programme et sur le projet Boukharine, qui a déjà fait couler tant d'encre.

Une brochure à 0 75
Franco 0 85

Librairie de l'Humanité, 142, rue Montmartre, Paris.

(1) Boris Pilniak.

L'Affranchissement des Peuples Coloniaux

condition de la Révolution européenne

Au moment où l'impérialisme français utilise à nouveau les troupes coloniales pour son œuvre de brigandage dans la Ruhr, cette lettre de Trotsky au camarade Claude Mackey — poète, de race noire, délégué de l'Amérique du Nord au IV^e Congrès de l'Internationale Communiste — vient rappeler le devoir des communistes d'amener les Noirs et d'une façon générale les indigènes des colonies sous le drapeau de la Révolution.

Au camarade Claude Mackey

Cher camarade,

Je vais répondre, point par point, à vos questions :

1° Quels moyens pratiques pourraient empêcher la France d'employer des nègres pour des fins impérialistes sur le continent européen ?

Il n'y a qu'un moyen : éveiller chez les nègres un sentiment de révolte contre la besogne qu'on leur impose. Il faut leur ouvrir les yeux, leur prouver qu'en aidant les impérialistes français à asservir l'Europe, ils s'asservissent eux-mêmes, qu'ils assurent la domination du capital français dans les colonies africaines et ailleurs.

La classe ouvrière d'Europe, et le monde ouvrier de France et d'Allemagne en particulier, est directement intéressée à ce que les Noirs soient instruits de cette situation et de ses conséquences. Nous nous sommes contentés jadis d'affirmer le droit des populations dans les colonies à une libre détermination de leur régime politique ; nous avons proclamé l'égalité de toutes les races humaines. Le temps de ces manifestations platoniques est passé. Il faut agir. Toutes les fois qu'on pourra amener des Noirs sous le drapeau de la Révolution, toutes les fois qu'on formera des groupes disposés à répandre l'idée de la révolution dans les colonies africaines, on rendra à la cause du prolétariat un service beaucoup plus important que ne sauraient l'être des résolutions de principe, comme celles que multipliait la II^e Internationale. Si le Parti Communiste se contentait de résolutions de ce genre, s'il n'appliquait tous ses efforts à conquérir des esprits et des cœurs, parmi les nègres les plus avancés, il n'aurait pas le droit de s'appeler Parti Communiste.

2° Sans aucun doute, l'utilisation des troupes de couleur pendant la guerre impérialiste et, actuellement, pour l'occupation de la Ruhr

fait partie de l'exécution d'un plan soigneusement préparé et systématiquement mis en œuvre par le capital français et anglais : le capitalisme aux abois cherche en dehors de l'Europe trop agitée, trop peu sûre, des forces nouvelles qui lui permettraient, dans les cas extrêmes, de résister aux masses révolutionnaires ; il compte sur des Africains ou des Asiatiques mobilisés, armés, disciplinés. L'utilisation des réserves coloniales met en question la révolution européenne, le sort du prolétariat ;

3° Il est, d'autre part, évident que l'intervention des forces coloniales, composées d'éléments arriérés, dans les conflits d'impérialisme européen présente des risques très sérieux pour la bourgeoisie qui recourt à ce moyen de domination. Les Noirs et, en général, les indigènes des colonies ne sont conservateurs ou plutôt ne gardent leur immobilité d'esprit que dans les conditions économiques et sous l'influence des coutumes du pays natal. Lorsque le capital les arrache à ces conditions et les force à risquer leur vie dans des conflits dont ils ne comprennent pas les origines complexes et les fins obscures (conflits internationaux, conflits de classes) une transformation s'opère rapidement dans la conscience de ces hommes sacrifiés, et l'idée révolutionnaire prend une importance qu'autrement ils ne lui auraient jamais accordée ;

4° Voilà pourquoi il est bon de former dès à présent des cadres d'hommes intelligents, conscients, dévoués, parmi les représentants les plus cultivés de la race noire : il faut que des nègres s'occupent du relèvement matériel et moral de leur pays et qu'ils apprennent à tenir compte de ce qui se passe dans les métropoles, qu'ils comprennent que le sort des races opprimées dépend de l'affranchissement du prolétariat dans les pays d'où vient l'oppression : le sort des Noirs dépend de la destinée qui sera faite à la classe ouvrière internationale.

La préparation de propagandistes nègres doit être considérée comme une des tâches les plus importantes et les plus urgentes du mouvement révolutionnaire ;

5° Dans l'Amérique du Nord, une difficulté considérable gêne cet effort de propagande : par un stupide orgueil de caste et de race, les privilégiés de la classe ouvrière se refusent à considérer les nègres comme des frères de lutte et de labeur. La politique de Gompers est tout entière basée sur l'exploitation de préjugés de cette vile espèce et ne

peut garantir que l'asservissement des ouvriers blancs ou noirs. Il faut combattre à outrance cette politique dans tous les domaines, sur tous les points. Le capitalisme ne songe qu'à obscurcir et amoindrir la conscience des masses prolétariennes ; pour lui faire échec, on s'efforcera d'éveiller chez les nègres, esclaves du capitalisme américain, le sentiment de la dignité humaine et de la protestation révolutionnaire. Cette tâche peut être accomplie surtout, comme je vous l'ai déjà dit, par des noirs, révolutionnaires dévoués et pourvus d'une instruction politique. Il ne saurait être question, bien entendu, d'un chau-

vinisme des nègres à opposer au chauvinisme des blancs. Il s'agit de solidarité entre tous les travailleurs exploités, à quelque race qu'ils appartiennent. Je ne puis indiquer ici les formes d'organisation qui conviendraient le mieux à ce mouvement dans l'Amérique du Nord, parce que je ne connais pas d'assez près les conditions concrètes et les possibilités qui s'offrent dans ce pays. Mais, j'en suis certain, on trouvera des formes d'organisation dès qu'on aura la ferme volonté d'agir.

Salutations communistes,

L. TROTSKY.

Les Méthodes du Parti Communiste Russe

Je me propose de tirer ici quelques leçons élémentaires de la façon avec laquelle le Comité Central du Parti Communiste russe applique la méthode marxiste à la direction du mouvement révolutionnaire.

Lénine use parfois de la métaphore suivante : « L'art de la direction consiste à savoir tirer précisément sur l'anneau susceptible d'imprimer à toute la chaîne le mouvement qu'on désire obtenir ».

Il faut observer ici deux conditions fondamentales, généralement connues, mais très souvent oubliées dans la pratique. Ces deux conditions fondamentales ont été particulièrement bien définies dans un petit article de Lénine publié dans la *Pravda* du 21 janvier 1918 :

« Marxistes, nous avons toujours déterminé l'opportunité d'une forme quelconque de lutte en tenant rigoureusement compte des conditions objectives de la situation donnée. La phrase révolutionnaire consiste à répéter les mots d'ordre révolutionnaires sans tenir compte des conditions objectives du moment. Ce qui nous distingue des opportunistes, c'est que ces derniers apprécient mal les faits, et qu'ils s'acharnent sur des vétilles, sans voir le fait capital. »

La détermination de la forme de lutte la plus opportune à un moment donné doit ainsi se baser sur un examen rigoureux du rapport des forces en présence et sur l'appréciation du fait capital, qui ne doit pas être confondu avec des faits secondaires.

C'est tout à fait simple, si simple qu'on a presque honte de le dire. Je m'abstiendrais moi-même de le faire ici, si je ne savais que ce sont précisément ces conditions fondamentales d'une action utile qu'on oublie si souvent dans la pratique politique de la plupart de nos partis, et que leur non observation entraîne ou des défaites désastreuses pour le prolétariat ou un arrêt du travail révolutionnaire de nos organisations.

Citons quelques exemples. En Finlande, le

rapport des forces en présence était en 1917 favorable au prolétariat, mais la classe ouvrière organisée ne l'appela pas à la Révolution. Il en était tout autrement en Italie, en septembre 1920. Là, le Parti Socialiste appelait à la Révolution, mais il avait oublié de s'y préparer. En Allemagne, au mois de mars 1921, le Parti Communiste répondit à la provocation de Severing en lançant le mot d'ordre de l'insurrection, sans tenir compte du fait que la grande majorité des ouvriers organisés se trouvaient encore sous l'influence des leaders social-démocrates. Ce sont ces fautes grossières de tactique qui nous obligent à dégager ici quelques règles toutes simples de la pratique marxiste du Parti Communiste russe.

Certes, l'analyse des forces sociales en présence et de leur tendance de développement n'est pas toujours facile à faire. Dans la plupart des cas, c'est une tâche compliquée. La nécessité et la méthode générale de cette analyse nous sont connues depuis Karl Marx, mais la façon d'employer cette méthode dans les problèmes politiques courants, nous est le mieux enseignée par la pratique politique du Comité Directeur du Parti Communiste russe.

Il nous est impossible d'approfondir ici cet art de l'analyse des circonstances objectives. Il ne suffit pas d'établir un diagnostic précis du rapport des forces sociales en présence. Car ce diagnostic n'est pas un but en soi, il nous aidera tout au plus à prévoir le résultat probable de la lutte des forces en présence ou la tendance générale du mouvement, ce qui nous mettra en mesure d'intervenir de façon opportune.

L'orientation générale du mouvement historique nous a déjà été indiquée par Karl Marx. La difficulté consiste précisément à déterminer quel est le plus court chemin que doit suivre le prolétariat pour arriver à son but. Ce chemin, celui de la lutte des classes, n'est évidemment pas toujours une ligne droite ; il est sinueux. Le prolétariat se trouve dans la nécessité de conquérir les uns après les autres

toutes les positions qui lui permettront de progresser vers la conquête du pouvoir politique. Celle-ci ne sera pas possible par une attaque de front, tant que les forces du prolétariat révolutionnaire seront inférieures à celles de la bourgeoisie.

A notre récent Congrès mondial Boukharine a présenté un projet de programme international. Ce programme se base sur un plan de combat établi pour l'ensemble de la période de lutte. Il peut être également un plan assez détaillé, voire même un recueil des plans pour les divers domaines de l'activité du Parti. Mais il ne ressemblera jamais à une carte maritime. Car le chemin à parcourir nous est encore inconnu. Nous savons seulement qu'il ne constitue pas une ligne droite, mais une ligne brisée. Sur cette ligne, la conquête de chaque position nécessitera une forme particulière d'action dans des conditions particulières. Combien de temps nécessitera la conquête de chacune de ces positions, cela dépendra des conditions objectives.

La plupart des Partis Communistes passent par les différentes phases de la lutte de classe, sans même se rendre compte du caractère de la période qu'ils traversent. Ce n'est qu'après coup qu'on en reconnaît le caractère. On peut discuter alors sur ce qu'il aurait fallu faire. Nos forces sont insuffisantes pour nous permettre d'accomplir toutes nos tâches. Il s'agit donc presque toujours de les concentrer sur un point déterminé, de choisir une tâche principale à accomplir et de s'y consacrer avec un maximum de forces. Telle a toujours été la méthode du Parti Communiste russe.

Le Parti Communiste russe sait admirablement ce qu'il veut. Il sait toujours quel but concret il veut atteindre dans une période de lutte déterminée. Il ne s'est pas seulement donné un plan, et un programme pour sa réalisation. Il ne se contente pas de faire de la propagande en faveur de ce programme, il adapte son activité générale au but principal qu'il désire atteindre à un moment donné. Chacune de ses tâches principales est déterminée, conformément au but général fixé pour la période en cours et concertée de telle sorte qu'elle puisse être le mieux réalisée au cours de la dite période.

Cette règle, tirée de la pratique du Parti Communiste russe, n'est que l'application de celle du bon sens « qu'il faut toujours concentrer son attention sur le point capital ». D'abord, en ce sens que la direction principale indiquée dans le programme du Parti soit toujours observée, et qu'on n'en dévie jamais plus qu'il ne le faut absolument. Les opportunistes qui ne veulent jamais naviguer que lorsque les vents leur sont favorables, et les anarchistes qui veulent à tout prix naviguer contre le vent, ne peuvent pas savoir s'ils avanceront ou reculeront en réalité. C'est de l'atmosphère et de la solidité du bâtiment qu'il dépendra de savoir si, où et de combien la

route à suivre doit dévier de la direction idéale. Mais l'important, c'est d'avancer par la voie la plus courte possible, vers le but final.

Egalement importante, la concentration des forces disponibles sur le but le plus rapproché qui, dans les conditions données nous apparaît comme une de ces étapes principales qu'il faut à tout prix atteindre, à moins que nous ne voulions pas avancer du tout. Il se peut, naturellement, que les conditions objectives de la lutte changent au point qu'elles nous obligent à adopter de nouvelles méthodes. Toutefois, cela ne devra jamais se produire sans une transformation fondamentale des conditions objectives de lutte ; et nous ne devons à aucun moment cesser de poursuivre avec énergie et ténacité l'étape visée.

L'anneau dont nous parle le camarade Lénine c'est précisément cette tâche principale du moment. La forme sous laquelle elle se présente ne l'indique pas toujours d'une manière directe. Parfois, elle se présente même sous la forme de quelque revendication d'ordre pratique qui a pour effet de stimuler les militants du Parti ou les larges masses ouvrières bien mieux qu'une longue théorie.

Un mot d'ordre ressemble souvent à un drapeau : pourvu que les combattants se groupent autour de lui avec enthousiasme, peu importe l'inscription momentanée qu'il porte.

En bien des cas, le mot d'ordre n'indique pas le but à atteindre car l'idée en a déjà pénétré la conscience de ceux qui doivent l'exécuter, par exemple, par des décisions et résolutions des organes du Parti. Les adhérents du Parti comprennent et appliquent bien plus facilement les décisions du Parti que les masses ouvrières.

Zinoviev a énuméré les tâches qui ont successivement incombé aux membres du P.C.R. pendant les années de la révolution :

« Sois un agitateur et un organisateur contre la bourgeoisie » (1917).

« Sois un organisateur des institutions socialistes » (1917-1918).

« Sois un soldat rouge » (1918, 1919, 1920).

« Sois un organisateur de la production » (à l'heure présente).

Considéré du point de vue formel, aucun de ces mots d'ordre n'avait, à l'époque, cette teneur concise et concentrée. Mais ils avaient cette signification dans la conscience des militants. A ces époques, ceux-ci étaient si profondément pénétrés de l'idée de la tâche immédiate à accomplir que toute leur activité se subordonnait aux exigences de cette tâche.

Le mot d'ordre de la période actuelle en Russie (la *Nep*) tend à établir des rapports harmonieux entre le travail de la grande industrie nationalisée et l'économie paysanne. On sait que, dès le mois d'octobre 1917, c'est-à-dire immédiatement après la prise du pouvoir, Lénine s'appliquait à inaugurer une po-

ditique économique analogue. Mais, à cette époque, ce chemin n'était pas encore praticable. Il fallait auparavant passer par la période des guerres de défense et exécuter, par conséquent, des mesures de politique économique qui, en partie, se trouvèrent en contradiction avec les premiers projets de Lénine et dont on a dû s'écarter au commencement de la période actuelle.

Ce n'était, d'ailleurs, pas la première fois que les camarades russes nous annonçaient une tâche nouvelle bien avant qu'il fût possible de l'accomplir. Ils s'en accusent parfois eux-mêmes comme s'ils s'étaient appliqués trop tard à exécuter leur tâche. En réalité, ce n'était pas le cas. Les grands revirements ont toujours un caractère critique. S'ils arrivent soudainement et sans préparation préalable, ils provoquent généralement la confusion. C'est pourquoi il est préférable d'annoncer les tâches nouvelles trop tôt que trop tard. L'essentiel, c'est de les prévoir.

Il est à souhaiter que nos Partis Communistes fassent preuve d'autant d'habileté tactique que le Parti Communiste russe. Celui-ci a mer-

veilleusement réussi à pénétrer de Marxisme l'ensemble de la lutte de la classe prolétarienne. La lutte de classe est aveugle si elle n'est pas guidée par le Marxisme, de même que le Marxisme est impuissant sans la lutte de classe révolutionnaire. Le Parti Communiste russe a élevé la lutte de classe prolétarienne au niveau d'une véritable stratégie. Il a développé savamment les principales formes de cette stratégie, à savoir les méthodes de l'offensive et de la défense, de la retraite provisoire, de la lutte ouverte ou souterraine, de la lutte simultanée sur plusieurs fronts, de la lutte contre les ennemis avoués et les ennemis cachés, de la lutte armée comme de la lutte diplomatique, et enfin, de l'emploi de l'organisation de la presse et des pouvoirs publics. Il a également développé les méthodes d'action communistes contre les ennemis inconscients, intérieurs et extérieurs, de la classe ouvrière, et celles tendant à gagner à la révolution prolétarienne des amis et des alliés. En un mot : il a développé l'art de la victoire.

KUUSINEN.

L'Armée Rouge au seuil d'une seconde période de cinq ans

Nous entrons dans cette deuxième période de cinq années avec un lourd bagage d'expérience. Quelles sont les principales conclusions à en tirer ? En quoi a résidé notre force et, surtout, notre faiblesse ? Car, sans conscience de sa propre faiblesse, pas de marche en avant possible.

Nous avons vaincu grâce à l'abnégation sans borne de notre avant-garde révolutionnaire et à nos réserves paysannes incalculables. Ces deux avantages fondamentaux, nous les garderons dans l'avenir. La réserve rurale suivra de plus en plus l'avant-garde ouvrière, dont le niveau de développement politique, comme nous l'espérons, aura une ascension continue. Ces deux éléments de nos victoires ne sont évidemment pas d'ordre militaire : ils sont inhérents au caractère social du pouvoir soviétique et aux qualités de classe du prolétariat. Dans la période passée, l'Armée rouge n'a été qu'un essai sommaire et hâtif d'utilisation d'avantages pour des buts militaires. Le résultat est là, probant : nous avons sauvé notre existence. A quel prix ? Au prix des plus grands sacrifices. Cependant, l'art militaire, comme tout autre, consiste à obtenir des résultats avec un minimum d'efforts — avec « peu de sang », comme disait Souvorov.

Sans enthousiasme, sans abnégation, pas de luttes et pas de victoire possibles. Mais là où se trouve l'organisation systématique des qualités d'une armée, leur utilisation intelligente, là seu-

lement il y a un véritable armée. Tout ce qui nous manquait au point de vue de l'organisation, de l'instruction et de l'équipement, nous l'avons remplacé par l'abondance de nos réserves et l'héroïsme absolu de nos avant-gardes. Nous aurons encore besoin du nombre et de l'héroïsme, mais il est nécessaire d'y ajouter la technique et l'instruction.

Voici donc les deux voies dans lesquelles vont être dirigés nos efforts, au cours de la deuxième période qui va s'ouvrir : instruction militaire individuelle et collective, technique militaire.

Nous avons réduit l'armée à 600.000 hommes. En fait, ce ne sont que des cadres bien plutôt qu'une armée proprement dite, si l'on considère l'étendue du pays et de ses frontières, la population et le nombre de ses ennemis éventuels. De là vient précisément notre tâche : elle consiste à former réellement des cadres pour l'instruction et l'éducation de cette armée ; à doter cette armée d'excellents chefs de section, avec, pour la liaison, un commandant d'une compétence supérieure, tous ces chefs capables d'élever progressivement la grande masse des combattants au niveau de l'ancien sous-officier, par exemple, en tenant compte, bien entendu, de l'organisation et des conditions nouvelles des forces armées.

Cela n'est nullement une utopie, car la jeunesse, non seulement ouvrière, mais paysanne, arrive déjà à l'armée dans un état de « réceptivité » très

éveillée. Les vieux militaires remarquent, pleins d'étonnement, la rapidité avec laquelle les jeunes soldats de l'Armée rouge s'assimilent les éléments d'une façon surprenante si on les compare aux conscrits de l'armée du tsar. Au reste, cet éveil de la soif d'apprendre dans les couches populaires, le mouvement d'idées et d'intérêt croissant dans l'âme des masses, constituent, en attendant mieux, la plus importante conquête de la révolution. Cette conquête nous servira de base pour le travail de l'avenir dans tous les domaines. Ainsi, un système de préparation bien compris, fonctionnant régulièrement avant l'incorporation, en union étroite avec un intelligent système d'éducation et d'instruction dans l'armée même, nous donnent déjà la possibilité, dans un avenir très rapproché, d'élever la valeur de toute l'armée d'une façon bien accentuée, en lui donnant les moyens, le cas échéant, d'« absorber » des millions de mobilisés.

La deuxième tâche qui s'offre à nous, c'est la technique. Quelles sont, ici, les perspectives à envisager ? Le tsarisme pourvoyait à l'armement des troupes grâce à l'industrie étrangère, dans une large mesure. Cela était dans l'ordre des choses, étant donné que le tsarisme lui-même faisait partie d'un des groupements du soi-disant équilibre européen. Nous, par contre, la bourgeoisie nous considère — non sans raison peut-être — comme le coin enfoncé dans le monde capitaliste pour y rompre et détruire tout équilibre. Nous ne pouvons donc compter en rien sur la collaboration directe de l'Europe ou de l'Amérique en ce qui concerne l'industrie militaire. Donc, nos propres efforts dans cette direction sont d'autant plus appréciables. L'industrie militaire dépend de l'économie générale du pays : cela signifie que toute improvisation doit être écartée en ce qui touche l'armement et, en général, l'équipement d'une armée : les bonds « miraculeux » ne sont pas de circonstance : seuls les efforts systématiques et les améliorations progressives doivent être admis. Mais cela n'exclut en rien des succès notables dans un délai rapproché, du moins pour certaines parties très importantes. Toute l'économie de la République des Soviets, après des périodes de terrible désagrégation, revit et tend à se développer ; le processus sera d'abord lent, marqué d'interruptions et oscillations inévitables. Notre tâche est de placer l'industrie militaire dans des conditions particulièrement favorables, sans préjudice de notre économie générale, bien entendu. Nous devons mettre au premier plan celles des branches d'industrie qui, à présent, prennent pour nous une importance capitale.

Telle est, sans conteste, l'aviation. De cette arme et de cette industrie, nous devons faire, au moins pendant l'année prochaine, un centre d'attention générale du pays. Cela est d'autant plus réalisable que, dans ce domaine, les besoins purement militaires sont étroitement associés aux intérêts économiques et au progrès scientifique du pays. L'aviation est le moyen le plus moderne et le plus élevé pour vaincre l'espace. Elle a un avenir immense et il est nécessaire que notre jeunesse soit pénétrée de l'idée du développement et de la prospérité du transport aérien. A cela doivent s'inté-

resser nos techniciens, nos pédagogues, nos poètes et nos artistes.

« Nous sommes donc en train d'envisager les tâches de l'armée pour les cinq années à venir. Il est douteux qu'il se trouve à présent quelqu'un pour nous reprocher nos incursions dans un avenir éloigné. La chose est trop évidente : l'Armée rouge nous sera nécessaire dans un an, dans deux ans, dans cinq ans. Il est vrai qu'après l'accalmie relative de la période présente, le mouvement révolutionnaire en Europe peut prendre tout d'un coup une allure accélérée ; cependant, il n'est pas discutable que l'ère des guerres impérialistes et des secousses révolutionnaires dure non des mois et des années, mais des dizaines d'années et que le monde, après de courtes trêves, est toujours ressaisi par de nouveaux spasmes — de plus en plus pénibles et douloureux. S'il en est ainsi, il faut nous préparer sérieusement et pour longtemps... Il faut savoir comment agir, il faut se ferrer de clous résistants et à toute épreuve. Ainsi donc, le programme de notre action, au cours de la période à venir, se tire tout simplement des faits d'hier et d'aujourd'hui : enthousiasme à multiplier par l'art, et nombre à multiplier par la technique. Et nous aurons des victoires avec « peu de sang ».

L. TROTSKY.

Bulletin Communiste

Organe du Parti Communiste (S.F.I.C.)

PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

	France	Etranger
3 mois	7 »	8 »
6 mois	13 »	14 »
12 mois	26 »	28 »

VIENT DE PARAITRE :

E. BRAND & H. WALETSKY

Le Communisme en Pologne

3 ANS DE COMBAT

A L'AVANT-GARDE

Préface d'Amédée DUNOIS

Un volume : 3 francs

Franco : 3 fr. 25

En vente à la Librairie de l'Humanité.

Vie des Révolutionnaires

LES JEUNES GENS

Le rôle des jeunes gens dans la révolution est à souligner. Dans la société bourgeoise, la jeunesse, durement exploitée, est en outre tenue en tutelle. Il s'agit d'utiliser ses abondantes énergies ou, plus exactement, de les convertir en profits pour la classe possédante. Il s'agit aussi de garantir contre la dangereuse concurrence des nouveaux, les bien-installés, fussent-ils, la chose n'est pas rare, de séniles crétins. Une double sélection à rebours s'accomplit ainsi. L'enfance et la jeunesse prolétariennes sont délibérément sacrifiées, vouées de bonne heure à l'exploitation, au surmenage, à la sous-alimentation, à l'ignorance. Les loisirs indispensables au développement complet de l'être humain sont privilégiés de riches. Le savoir également. L'adolescent blême, grandi dans la cité ouvrière, n'a d'autre horizon que les quatre murs de l'atelier ou le grand hall de l'usine — puis une cour de caserne. L'adolescente, si elle échappe à la prostitution, est vouée, après la misère de l'atelier, à celle du logis des pauvres. On l'a dit souvent, et c'est toujours exact : chair à travail, chair à canon, chair à plaisir — pour les riches toujours. Tel est le sort normal de la jeunesse des travailleurs. Dans les classes moyennes et riches, les jeunes gens ont un tout autre sort, mais demeurent, toutes proportions gardées, désavantagés en présence du mandarinat de l'ancienneté. Cela se comprend : les classes possédantes entendent, avant de lui accorder certaines possibilités d'action, faire subir à l'exploiteur même un dressage convenable.

La révolution sociale apporte donc aux jeunes gens une libération immédiate. Ce fut vrai de la Révolution française, qui brisa, notamment, les états de la famille féodale. Et l'on sait que les grandes assemblées de 1789-93 furent, en général, des assemblées jeunes. Quand on les guillotina, Robespierre avait 34 ans et Saint-Just 27 ans. Danton monta sur l'échafaud à 35 ans, Hébert à 34 ans. Des généraux de la révolution, le vainqueur de la Vendée, Hoche, est mort à 29 ans ; le vainqueur du Rhin, Marceau, à 27 ans. — La même observation s'impose en ce qui concerne la révolution russe. Car il faut aux transformations sociales la débordante énergie, le don de soi, la témérité, la multiplicité des aspirations et des capacités de la jeunesse. Et car il n'y a pas, dans les vieilles sociétés fondées sur l'exploitation de l'homme par l'homme, d'autre libération possible pour la jeunesse des pauvres, condamnés au servage perpétuel, que l'effort révolutionnaire.

En Russie, les jeunes gens formèrent, dans la guerre de classes, l'armée active, de première ligne. Les jeunes prolétariennes et paysannes, auxquelles le remplacement de l'autocratie par une république démocratique n'eût presque rien donné, se battirent pour la terre, pour l'usine, pour les Soviets ; les jeunes bourgeois et petites-bourgeoises, les unes expropriées, les autres frustrées de l'espoir de remplir désormais de fructueuses et faciles carrières, se battirent contre la Révolution. Ici, les jeunes commissaires communistes, les agitateurs, les agitatrices, les soldats rouges, les soldates ; là, les junkers des batailles

d'Octobre à Moscou et à Petrograd, les aspirants de Kornilov, les étudiants socialistes-révolutionnaires, les cadets, la jeunesse des écoles partout réactionnaire...

Des jeunes artisans de la révolution d'Octobre, beaucoup ont fourni, en leur courte existence, une somme de travail vraiment extraordinaire. Nous avons déjà nommé plusieurs femmes tombées à vingt ans. Nommons maintenant quelques jeunes gens, leurs frères :

Benjamin Tveritine fut tué le 30 juillet 1918, à vingt ans. C'était un ex-tolstoïen, d'origine bourgeoise, qui avait refusé de se battre pendant la guerre, pour obéir à la loi chrétienne : *Tu ne tueras point...* En prison, à Tobolsk, il étudia, devint marxiste. Se battit, dès lors, mais contre la guerre, pour la révolution. Se battit à Moscou pendant les journées d'Octobre, puis en Ukraine, puis en Sibérie. Fut successivement suppléant du président du Conseil supérieur de l'Economie de la Sibérie soviétiste, parlementaire rouge chez les Tcheco-Slovaques, organisateur de la défense d'Omsk — dont il sauva la réserve d'or — militant illégal à Ekaterinbourg, chez les blancs (constituants socialistes-révolutionnaires). Reconnu là, arrêté et fusillé le soir même sans jugement...

Nicolas Tolmatchev, polytechnicien devenu ouvrier — militant — à l'usine Lessner, à Petrograd, en 1914-15, militant illégal dans l'Oural l'année suivante, ouvrier et agitateur au parc des tramways de Petrograd en 1917, un des fondateurs du pouvoir des Soviets à Perm, combattant contre les cosaques de Dourov, adjoint au commandant du front de l'Oural, Commissaire d'une division au front de Petrograd à Rambourg, cerné par l'ennemi à Krasnyé-Gori, le 26 mai 1919, se brûle la cervelle plutôt que de se rendre. Il avait vingt-trois ans !

Iralov fournit une plus brève encore et plus éblouissante carrière, que termine le même geste d'irréductibilité. Participant de la révolution d'Octobre, devient directeur des Services du Conseil des Commissaires du peuple de la République de Kazan, prend le commandement d'un régiment de volontaires qui vont se battre contre les Tcheco-Slovaques sur la Volga — et se tue quand ses hommes se débandent un jour d'automne, en 1918, à dix-neuf ans !

Georges Alexandrovitch Tsagolov, jeune intellectuel qui avait abandonné la pédagogie pour devenir un des initiateurs du mouvement communiste et soviétique au Caucase, fut président du Conseil révolutionnaire des Ossètes. Pris par les blancs et tué (1918).

Tsagolov, à vingt-deux ans, fondait une république des travailleurs dans les montagnes du Caucase. S. G. Lazo, guère plus âgé, devenait, en Extrême-Orient, un héros légendaire. Alors que la Sibérie orientale, ravagée par les bandes des généraux réactionnaires — Koltchak, les Japonais, les Tcheco-Slovaques, Horvat, Ungern, Semenov — n'était plus qu'un immense champ de terreur où flambaient les villages, où erraient, avec leurs attirails de torture, les trains de la mort, où les Rouges étaient beaucoup plus traqués que les fauves, Lazo y créait une armée rouge, battait l'ata-

man Semenov, nettoyait le pays de blancs jusqu'à l'arrivée des Japonais et des Tchéco-Slovaques, se réfugiait alors dans la brousse — on dit la *taïga* — avec ses partisans, y survivait à une longue maladie, harcelait les contre-révolutionnaires, rentrait enfin à Vladivostock, lorsque s'y préparait le coup de force japonais, devenait un des leaders du Soviet de la ville. Les 4 et 5 avril 1920, les Japonais prenaient — par le massacre — le pouvoir à Vladivostock : le 9, les trois intrépides leaders du Soviet, Lazo, Loutsky, Sibitsev, arrêtés par surprise, étaient emmenés par les vainqueurs à destination inconnue et disparaissaient. — On n'a jamais su ce qu'ils sont devenus. — Alexandre Nicolaevitch Loutsky, disparu avec Lazo, était un transfuge de la bourgeoisie, jeune officier devenu membre du Soviet de Kharbine, chef du contre-espionnage rouge en Extrême-Orient, journaliste et polémiste anarchisant, de grand talent, dit-on...

D'autres n'ont pas eu le temps d'agir ; ils sont tombés à la tâche dans leur village, un soir d'égorgeement, ou bien exécutés dans une cour de prison. On ne peut pas les nommer tous ; on ne sait pas, d'ailleurs, tous les noms. Mais il faut au moins citer un cas, pour dire comment ces choses-là se faisaient :

Le 6 janvier 1920, dix-sept jeunes gens communistes comparaissaient devant un Conseil de guerre, à Odessa (la ville était à ce moment au pouvoir des Blancs et des Alliés). Neuf étaient condamnés à mort, et parmi ces neuf, trois étudiants : Polia Bark, Dora Loubovskaya, Ida Krasnostchekina. Nous savons les noms de plusieurs jeunes hommes : Dounikovsky, Petrenko, Mikhaïlovitch, Pilzman. Il y avait, parmi ces condamnés, un couple de fiancés. Au cours du procès, purement formel, les inculpés avaient eu une attitude de défi. A peu de distance d'Odessa, sous Kerson, les rouges venaient d'infliger une défaite aux blancs. Odessa allait être prise. C'était un grand espoir. — Mais, précisément pour cette raison, on précipita l'exécution des condamnés. Deux équi de soldats refusèrent la tâche... Une troisième — car on trouve toujours des brutes, en cherchant un peu — l'accepta. Les neuf condamnés furent abattus à coups de hache dans leur prison même. Leurs dernières lettres ont été publiées. L'une des jeunes femmes « embrasse sa petite-maman-camarade ». L'autre écrit à sa sœur : Sois une révolutionnaire et console maman. Considérez ma mort, comme moi-même, consciemment... »

Consciemment. Ces jeunes vies de révolutionnaires ont grandi, se sont déployées, ont été fauchées en pleine conscience. C'est pourquoi elles ont été une des forces motrices de la révolution.

LES INTELLECTUELS

Le rôle des intellectuels dans le mouvement révolutionnaire prolétarien fait encore l'objet de controverses entre communistes. Gardons-nous d'intervenir dans cette controverse autrement que pour indiquer à grands traits l'acquis de l'expérience russe. S'il est vrai que les intellectuels, considérés en tant que classe, c'est-à-dire dans leur plus grand nombre, ont été les ennemis résolus de la Révolution sociale, après avoir contribué de toutes leurs forces à la Révolution politique de mars 1917, qu'ils eussent voulu bourgeoisie et démocratique — il est vrai aussi qu'une magnifique élite d'intellectuels est venue au prolétariat

russe, s'est assimilée à lui, s'est mise totalement à son service, contribuant largement à sa victoire. On va le voir, les résultats de l'expérience russe sont précis. L'intellectuel a sa place dans le mouvement ouvrier révolutionnaire, sa place au premier rang, à la condition de rompre sans retour avec la classe dont il est sorti, bourgeoisie ou petite-bourgeoise, de devenir vraiment un *révolutionnaire*, de servir en toutes circonstances le parti du prolétariat, car, pour les révolutionnaires, il n'est jamais question de *se servir* du Parti.

Un intellectuel a été le premier président de l'Exécutif panrusse des Soviets : *Iakov Mikhaïlovitch Sverdlov*, pharmacien de profession. J'ai sous les yeux une fiche de renseignements de l'*Okhrana*, qui lui est consacrée. Quelle somme de dévouement, quelle obstination combative chez ces gens de la prison d'Ornsk en sortent le 12 novembre 1919, attachés cinq par cinq, encadrés de soldats ; hors de la ville, on les fait coucher dans un homme dont la fin visage à pince-nez est d'un « méditatif ! Parcourons la fiche : 1902. Arrêté à Nijni-Novgorod, est détenu administrativement pendant deux semaines. 1903. Soumis à la Haute-Surveillance. 1907. Membre du Comité social-démocrate de Perm, condamné à deux ans de forte-resse. 1909. Arrêté peu après sa libération, dans une assemblée clandestine à Moscou, condamné à trois ans de Sibérie. Tuberculeux, gravement atteint, est autorisé à quitter la Russie. 1911. Revenu en Russie, exilé à Narymsk, placé sous haute-surveillance. S'évade le 7 décembre 1912. 1913. Arrêté le 10 février à Perm. Exilé dans un coin reculé du pays de Toukhoun. Y reste trois ans, jusqu'à la Révolution d'octobre. « Nous avons perdu notre organisateur le meilleur », écrit Lénine quand Sverdlov, tuberculeux, succombe en 1919

Chez ces intellectuels, une révolution morale, intérieure, s'est accomplie. Ils ont dû, selon un mot de Nietzsche, « réduire en cendres le vieil homme pour renaitre ». Les biographies de quelques-uns nous permettent de l'entrevoir nettement. On vient de publier, à Petrograd, des extraits du journal intime de *Lichtenstadt-Mazine* (terroriste en 1906 ; forçat pendant dix ans à Schlüsselbourg ; traducteur de Kant et de Baudelaire ; auteur d'un ouvrage remarquable sur la *Philosophie de Goethe* ; directeur des Editions de la 3^e Internationale à Petrograd ; commissaire de la 6^e division rouge au front de Yambourg (tué en 1919), et j'y trouve ces mots écrits à la veille d'un départ au front : « Il faut aller mourir soi-même avant d'envoyer les autres à la mort ». Dans les états-majors autres que révolutionnaires, on ne se doute guère qu'il y ait de ces nécessités morales.

Lichtenstadt-Mazine n'était pas une exception. *Michel Petrovitch Baïkov*, vieux militant, a dépassé la quarantaine à la Révolution. A vingt ans, on lui a infligé trois années d'exil. Il a fait ensuite un an de prison. Puis trois ans d'exil. Puis on l'a envoyé pour dix ans chez les Yakoutes. En Sibérie même, il s'est insurgé contre le régime policier. En 1908, on l'arrête à Pétersbourg ; un an de prison. — N'est-ce pas qu'elles sont monotones, toutes ces notices ? Prison, exil, exil, prison ? Et ces hommes recommençaient toujours... Menchevick internationaliste jusqu'à la Révolution d'octobre, il devient communiste, membre du Service politique du Conseil révolutionnaire de l'Armée. En cette qualité, visite tous les fronts. Pendant la marche de Denikine sur Moscou, Baïkov se fait soldat, dans le rang. Et il écrit : « ...Nous devons

nous débarrasser de tout intellectualisme, entrer dans le rang, vivre avec la seule pensée d'élever les cœurs et la combativité de la masse... nous confondre avec elle ». Il est mort d'épuisement et de typhus, dans l'abandon, à Kharkov, le 12 janvier 1920.

Le stoïcisme de ceux qui ne vont pas au front n'est pas moindre. *Alexandre Alexandrovitch Kouzmine*, ingénieur et propriétaire à Petrograd, professeur de mécanique dans les Ecoles supérieures, passe toute sa vie à conspirer, à professer les mathématiques à des cercles ouvriers illégaux, à cacher les bombes de l'organisation bolchevique de combat dans sa belle maison de riche. Ça lui vaut de faire trois années de cellule, après lesquelles il recommence. Il fomenta une grève et fonda un syndicat dans l'usine dont il est administrateur. La grande tourmente sociale venue, Kouzmine donne sa maison à la municipalité de Petrograd, va travailler dans les usines de l'Oural et meurt à Moscou de dénuement, dans un pauvre local de hasard. L'année était terrible : et ce stoïque ne voulait rien pour lui-même.

Le vieil écrivain *Vladislav Alexandrovitch Goldberg* a la même fin. Sa vie, ballottée depuis l'âge de 16 ans entre les prisons polonaises — dans lesquelles on le prive de nourriture pour le faire parler : il manque de mourir et se tait — et la brousse sibérienne (3 ans de prison, 5 ans d'exil), est un roman. Miné par la tuberculose, à peine rétabli dans les sanatoriums d'Italie et de Suisse, devient bolchevik en Crimée, en 1918, rédige les premiers journaux communistes du pays, y organise, vieil écrivain, qui crachait ses poumons, les premières troupes rouges. Mort d'épuisement et de faim à Moscou, le 25 mars 1919.

Tous ces hommes sont restés volontairement des obscurs. L'auteur anonyme de la notice biographique de *Nicolas Nicolaievitch Latov* le souligne : « ... Il avait horreur de l'arivisine... Il se déroba aux postes en vue... » Marxiste, ayant fait des études de droit et quatre années de travaux forcés, Latov devient infirmier aux mines de la Léna pour vivre avec les mineurs. C'est un des premiers adversaires de la « Révolution démocratique en Sibérie, un des premiers organisateurs, plus tard, du syndicat du textile d'Ivanovo-Voznessensk. Commissaire de la Justice à Samara, membre d'un tribunal révolutionnaire à l'armée, volontairement resté en Sibérie, chez les blancs, est capturé, égorgé.

De *Franz Soukhoverov*, on ne sait que peu de chose. Son existence a été trop multiple. On la résume en chiffres. Il porta une dizaine de noms. Fit 4 ans de prison, 9 ans d'action illégale, fut exilé 5 ans à Astrakhan, 3 ans à Narymsk, 13 fois arrêté, 4 fois évadé, 2 fois jugé. Le Parti l'envoya travailler illégalement en Sibérie, sous Koltchak. Fusillé le 13 octobre 1918.

De vieux intellectuels vont au-devant de tous les risques, assument toutes les tâches. C'est l'ingénieur *Hippius (Eugène Alexandrovitch)*, qui hante le front sud et oriental jusqu'au moment où le typhus l'enlève. « On voyait partout ce grand vieillard à cheveux blancs, vêtu d'un long manteau de soldat, couleur de terre, une large casquette sur les yeux, des bottes rousses, des grenades françaises dans ses poches, un gros revolver Colt battant à la ceinture. » Il apprenait à creuser des tranchées, à construire des abris... Un autre, le vieux médecin *Gabriel Lindov*, longtemps guesdiste en France, disparaît en janvier 1919, au front de l'Oural. Un troisième, *Paradovskii*,

Paradovskii, fusillé à Krasnoïarsk, par les Tchécoslovaques, le 25 octobre 1918, n'avait adhéré au Parti que vieillard.

Tous ces hommes d'intelligence, de savoir, d'abnégation, l'ennemi de classe les exterme impitoyablement, chaque fois qu'ils tombent en son pouvoir. Les Anglais occupent Bakou, fusillent, parmi les 26 commissaires du Peuple et militants responsables du Caucase, un des grands leaders de la Révolution : *Stepan Chaoumian*. Les Tchécoslovaques fusillent *Jacques Doubrovinski*, le créateur du régime des Soviets à Krasnoïarsk, à qui ils avaient promis la vie sauve. Les Tchécoslovaques fusillent *Ivanov (Arkadi Fédorovitch)*, commissaire des Finances des Soviets de Sibérie, venu chez eux en parlementaire et poliment reçu par le colonel Gaïda (24 octobre 1918). Les bourreaux de Koltchak — et quels bourreaux ! — exécutent *Auguste Hermanovitch Gravit*, jeune journaliste et technicien, arrêté à Omsk. Quarante détenus roules fossés, la face contre terre, et l'on se met à les tuer à coups de sabre, de lattes, de baïonnettes, de crosses de revolver. Les soldats de Rodzianko ou de Youdenitch capturent, à Louga, *André Iozevson*, — ancien monarchiste, ancien émigré (8 mois de prison à Naples), maintenant communiste, instructeur des Ecoles militaires, enquêteur du tribunal révolutionnaire, — et le pendent, le 26 septembre 1919.

Ces vies d'intellectuels révolutionnaires n'ont, répétons-le, rien d'exceptionnel. Ceux-ci sont morts. Mais ceux qui continuent la tâche ont vécu de même. La prison, le bain, l'exil dans les bourgades perdues du pays yakoute, la pauvreté, la faim, l'isolement et, par-dessus tout, le perpétuel recommencement de la lutte, l'étude, l'organisation, la propagande, le don de soi incessant, voilà les éléments caractéristiques de ces riches existences.

Entre ces intellectuels et les profiteurs de la politique que l'on rencontre ailleurs aucune comparaison n'est évidemment possible. Bienvenus soient parmi tous les révolutionnaires, en tous pays, les intellectuels qui, dans l'esprit, ont un peu de l'esprit de ces Russes !

Victor SERGE.

LE NUMERO 23 DE

l'Internationale Communiste

EST PARU

Il contient des articles de Radek, Rakovsky, Varga, Sen Katayama, Préobrajensky, Walton-Newbold, Warsky, etc...

LE NUMERO : 5 FRANCS

A titre de propagande, les numéros 21 et 22 sont envoyés franco contre la somme de un franc.

Après le Congrès de Leipzig

Huit jours avant le Congrès de Leipzig, le 21 janvier, le Conseil National du P. C. F. se réunissait à Paris, et Vaillant-Couturier y disait : « Le Parti Communiste français naît aujourd'hui ». Le Conseil National de Paris et le Congrès de Leipzig sont deux événements d'une égale importance pour le développement du mouvement communiste en Europe occidentale. Ils ont défini la résistance de la classe ouvrière à la politique de M. Poincaré et à celle de Stinnes.

L'année écoulée

Dix-sept mois se sont écoulés entre Léna et Leipzig. Dès avant le dernier congrès, des réunions de fonctionnaires, de militants, de sections et de sous-sections avaient étudié le travail politique du Parti. Dans les sections de Berlin-Brandenburg et de Hambourg-Wasserkante principalement, les directives politiques du Comité Central avaient été repoussées. Ces sections se préparaient à débattre leur différend avec le Comité central devant le Congrès. *L'emploi de la tactique du front unique* est à la base de leur critique. Mais il ressortit bientôt que l'opposition dite « de gauche » n'avait rien de substantiel à dire sur l'attitude tactique du Parti dans le mouvement qui suivit l'assassinat de Rathenau. Le Parti commit la faute de ne pas assez clairement faire ressortir, au cours des négociations avec les organisations professionnelles, l'importance des premières mesures prises par les ouvriers ; il ne sut pas non plus rester irréductiblement lui-même en agissant de concert avec la social-démocratie. Mais ces erreurs, le Comité Central les reconnaissait volontiers. La peur de l'opportunisme a dégénéré, chez les éléments de la gauche radicale, en une peur malade de tout risque. Le Parti ne comprend pas encore suffisamment que, seules, les luttes politiques et l'expérience vécues le formeront et le fortifieront.

Le P. C. A. est l'unique parti exerçant une influence prépondérante sur le mouvement des Comités d'usines. Il y a largement contribué à la campagne contre la cherté de la vie. Au point de vue de l'organisation, le Parti a été à la hauteur de sa tâche. Ses effectifs se sont accrus. En septembre, ils s'élevaient à 191.845 hommes et à 26.710 femmes, soit 217.555 membres, au total, dans 2.481 localités. Cela signifie une augmentation de 38.112 par rapport à l'année passée. Les apports des sections sont partout favorables. Seul, le travail de culture et d'éducation est encore dans sa phase préparatoire.

L'action de la Classe ouvrière

Il n'y aura ni paix, ni repos, ni existence digne de l'homme tant que la classe ouvrière n'aura pas vaincu, opposé à la dictature de la bourgeoisie la sienne, érigé en Europe la Fédération des Républiques Soviétistes, qui bâtira la société communiste sur les ruines du capitalisme. C'est ce que proclame, une fois de plus, le *Manifeste du Congrès du Parti*. La lutte contre le traité de Versailles est en ce moment le pivot de la *propagande* et de l'agitation. Le Parti soutient et dirige, en outre, les actions du prolétariat dans ses *luttres* quotidiennes pour le pain, contre les impôts, contre l'exploitation scandaleuse des jours présents.

Le Congrès du Parti a fixé la tactique de la classe ouvrière dans la lutte sur deux fronts (contre les capitalistes français et allemands) que lui impose l'occupation de la Ruhr. Le Parti doit encore ap-

prendre à se défendre contre le fascisme. Il est unanime à reconnaître la nécessité de combattre pour les revendications immédiates des travailleurs.

La résolution du Comité Central donne une analyse minutieuse de la situation politique. Le Congrès s'est également attaché à prescrire les devoirs du prolétariat allemand envers le prolétariat international et surtout envers la Russie des Soviets. Il a souligné, dans ses résolutions, que la ruine et la décomposition inéluctables de la vie économique capitaliste ne peuvent être enravés que par le prolétariat, dont la force créatrice est le facteur primordial dans la production et dans le développement de la civilisation.

La Majorité et l'Opposition

Les directives proposées par le Congrès du Parti sur la *tactique du front unique* et sur le *gouvernement ouvrier* ont été adoptées à la majorité des deux tiers. L'opposition de gauche avait présenté ses propres thèses sur le gouvernement ouvrier. La divergence de vues entre la majorité et la minorité reposait sur cette question : Dans quelles conditions le gouvernement ouvrier est-il possible ? La gauche voit le premier pas vers l'opportunisme dans les illusions démocratiques des masses que fait naître l'idée du gouvernement ouvrier. A son avis, le gouvernement ouvrier n'est possible que si le prolétariat passe de la défensive à l'offensive et si l'armement de la classe ouvrière est assuré. La gauche considère le gouvernement ouvrier comme « l'enveloppe tactique » de la dictature du prolétariat.

La majorité du Congrès n'a fait que compléter dans sa motion les thèses du 4^e Congrès mondial. Les directives de Leipzig sur la tactique du front unique rendront certainement de grands services aux Partis Communistes frères. Pour atteindre à une ligne théorique dans la question du gouvernement ouvrier, le Parti aura besoin de nouvelles expériences. Toutefois, ses résolutions actuelles sont définitives et doivent être appliquées sans hésitations ni entraves.

Dans les Syndicats

Le Parti travaille à la conquête des organisations conformément aux résolutions du 2^e Congrès de l'I. S. R. Cette question n'a pas été complètement résolue par le Parti, sans toutefois qu'il y ait, dans son sein, des divergences d'avis à ce sujet. Le scissionnisme d'Amsterdam, l'action des masses contre l'offensive du capital, la privation de droit des Comités d'usines, la diminution des salaires et l'abolition sciemment poursuivie de la journée de huit heures commandent une grande élasticité de la tactique syndicale communiste. Les organisations réformistes ont conduit les ouvriers de défaite en défaite ; la désillusion des masses va croissant. C'est l'esprit de combat, l'abnégation et la fidélité qui sont ici décisives pour notre succès. L'attitude des exclus envers leurs organisations a été réglée en vertu des résolutions du 4^e Congrès.

Le Congrès de Leipzig a indiqué au Parti Communiste allemand la voie à suivre. La situation politique s'est encore aggravée pendant qu'il délibérait. Le prolétariat a besoin d'un Parti combatif, ferme et uni. Allons de l'avant !

Paul BOETTCHER.

A propos d'Éducation

UNE PROPOSITION

L'article de notre camarade Souvarine sur l'éducation communiste de nos militants, paru dans le dernier numéro du Bulletin, nous a valu plusieurs lettres et articles, — ce qui montre à quel point nos préoccupations sont celles des éléments les plus actifs du Parti. Nous publions ici un de ces articles, susceptible de faire avancer sérieusement la discussion.

C'est avec la plus grande joie que tous les camarades sérieux ont remarqué que la direction du Parti a pris à tâche d'éduquer nos adhérents en communistes.

Il ne s'agit pas de réunir une académie et de dissertar sans fin sur les bases et les principes du problème. On n'a que trop souffert des bavards éternels..., éternels incapables. Heureusement, depuis la récente réalisation du Parti Communiste, nous en sommes à peu près débarrassés. Tout le problème consiste à réaliser enfin pratiquement.

La tâche est très difficile, et les camarades désireux de s'y adonner ne doivent pas songer aux fatigues, au temps perdu, à l'ingrat travail de documentation, aux rudes efforts de la vulgarisation rationnelle. Dans ce domaine où les responsabilités sont très grandes, puisqu'on doit former des communistes et que, de la nécessité de cette tâche dépend le sort même du Parti, l'effort d'unité doit être constant. D'ailleurs, les thèses de l'Internationale doivent être prises comme base. Elles suffisent à tracer les limites du travail à accomplir.

Ce n'est pas le choix des sujets qui est pénible, ni leur préparation, mais l'établissement d'une organisation matérielle, permettant la pénétration, dans toutes les sections, des directives et des livres essentiels.

Il faut, dans chaque fédération, un secrétaire à l'éducation responsable et, naturellement, à Paris, un secrétaire national choisi par le Comité directeur, et non une commission, car, sur ce terrain, son travail serait stérile et il n'y aurait pas de responsable.

Ces secrétaires doivent être des marxistes éprouvés, capables d'interpréter en marxistes les événements quotidiens. De plus, ils devront avoir donné la preuve de leur ardeur au travail. Ce sont là deux points essentiels, dont la nécessité a été établie par l'expérience.

Les secrétaires, et surtout le secrétaire national, pourront réunir de petites commissions compétentes qui leur prépareront les éléments du travail. Le complément indispensable est le Centre de documentation et la Bibliothèque centrale, réservés aux militants travailleurs, sous la direction du secrétaire national.

En somme, on créera les différents organismes centraux ; puis on laissera le secrétaire à l'éducation préparer son plan de travail. Le Comité directeur le jugera, comme il juge en toutes circonstances toute initiative, puisqu'il dirige le Parti.

Cela fait, le secrétaire national enverra aux secrétaires fédéraux à l'éducation le plan de travail pour le mois, par exemple, les livres à vendre, les plans de causeries, etc., etc.

La préparation étant centrale, l'unité est assurée, ce qui est indispensable.

**

Mais tout cela n'est que la moitié du travail : il faut encore aller dans les groupes, expliquer, discuter, vendre des brochures, soutenir le moral, participer aux réunions, en un mot vivre la vie de tout le monde. Ce n'est pas du haut de la Tour Eiffel que l'on se rendra compte de l'état d'esprit de la masse. Il faut se mêler aux plus humbles et s'instruire à leur conversation.

Le nombre des groupes ne permet pas aux secrétaires éducatifs de les visiter tous dans le mois. Il faut créer un personnel adéquat. Des camarades vont crier à l'impossible ? On peut répondre que c'est relativement facile, tant le dévouement de tous est grand.

Pour trois groupes, il faut un délégué à l'éducation, c'est-à-dire un camarade sans connaissances spéciales, sachant parler simplement, mais aux idées nettes, comme on en rencontre tant dans les sections.

Au début du mois, le secrétaire fédéral les réunit, leur explique le travail et leur donne les plans de causeries, les brochures s'y rapportant à vendre, etc.

Les délégués vont ensuite aux réunions de groupes et exposent la causerie, indiquent le travail à faire, enregistrent les demandes, en un mot sont « les commis voyageurs » du Parti (1).

Trois groupes, à une visite par quinzaine, cela fait six réunions dans le mois. C'est très faisable, d'autant plus que tout le travail est préparé par le secrétaire. Celui-ci, d'ailleurs, visite de temps en temps les groupes, soutient et surveille les délégués les moins doués, remplace les insuffisants, etc., etc.

Naturellement, il faut un rapport mensuel du délégué sur son travail, sur les présences aux réunions, les ventes de livres, l'état des bibliothèques, etc. Rapports des secrétaires fédéraux au Centre de documentation pour la statistique, le travail d'ensemble, etc.

Voilà, trop rapidement exposé, un plan pratique pour la réalisation du travail éducatif. Il a cet avantage d'être appliqué depuis six mois autre part et de s'être montré très satisfaisant. Le Comité Directeur peut le prendre en considération comme base de discussion, vu le travail énorme à faire et le peu de temps qui reste pour discuter.

Jean DORMANS.

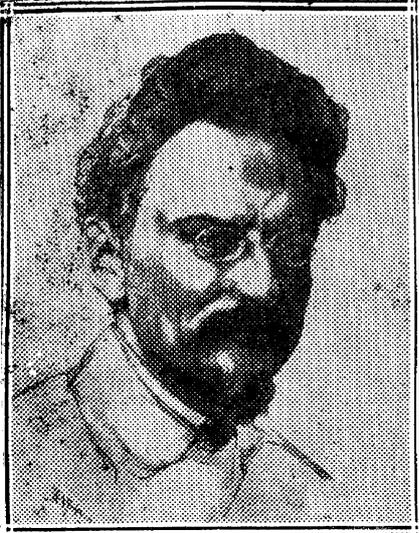
(1) La IV^e Entente des Jeunesses est ainsi organisée. Le résultat est surprenant, mais les délégués le sont encore plus. Ouvriers, employés ont rivalisé de zèle, et leur dévouement n'a pas de limite. Je rends hommage à leur utilité et au bien qu'ils ont fait. Dans le Parti, ce sera de même, sans aucun doute.



TRAVAIL EXÉCUTÉ
PAR DES OUVRIERS SYNDIQUÉS

Le Gérant : VANDEPUTTE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
123, rue Montmartre, 123, Paris (2^e)
Georges Dangon, Imprimeur.



1905

PAR
Léon TROTSKY

Un magnifique volume
grand in-octavo de 400 pages dont
19 PLANCHES HORS-TEXTE
(2 en couleurs)
sur papier glacé

= Prix de souscription =
= = = 12 francs = = =
= Après la parution =
= = = 15 francs = = =

Tous ceux qui veulent profiter du
prix réduit de 12 fr, doivent se hâter.
Le livre paraîtra bientôt. A dater
de la mise en vente, le prix sera de
15 francs.

Par la poste, recommandé,
ajouter 2 francs de port.

Autres œuvres de TROTSKY :

Terrorisme et Communisme 7 »
Nouvelle Étape 4 »
Entre l'Impérialisme et la
Révolution 4 »
Les trois livres : 15 francs

Les souscripteurs de « 1905 »
qui commanderont aussi ces trois
volumes ne les paieront que :

12 francs les 3

Par la poste, recommandé, ajouter
2 francs de port.

UN ÉVÉNEMENT DANS LA LIBRAIRIE

Par les soins de la Librairie de l' « Humanité »,
prochainement paraîtra le nouveau livre de

LÉON TROTSKY

consacré à la Révolution russe de 1905

Traduit par PARIJANINE

C'est une œuvre d'un intérêt extraordinaire qui dépasse de beau-
coup tout ce qui a été écrit sur la Révolution russe.

Léon TROTSKY n'est pas seulement un des principaux
chefs d'une Révolution qui ouvre une ère
nouvelle dans l'Histoire de l'humanité.

Léon TROTSKY n'est pas seulement un des principaux diri-
geants de la première République prolé-
tarienne, la République des Soviets de Russie, qui couvre un sixième
de la surface des continents,

Léon TROTSKY n'est pas seulement un des plus grands
orateurs révolutionnaires, un brillant polém-
iste, un dialecticien de premier ordre, un théoricien érudit,

Léon TROTSKY est aussi un grand écrivain et un histo-
rien.

1905 son nouveau livre, éclaire d'une vive lumière toute l'hi-
toire de la Révolution russe.

1905 n'explique pas seulement la Révolution de 1905, elle
explique aussi celle de 1917. On ne peut comprendre celle-
ci sans connaître la première.

1905 est indispensable à quiconque s'intéresse à la Russie, à la
Révolution, au mouvement ouvrier mondial.

1905 a sa place marquée dans toutes les bibliothèques et sur la
planchette à livres du plus humble militant.

1905 PARAITRA TRÈS PROCHAINEMENT

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné (nom et prénoms).....

Adresse

Localité, département

vous adresse la somme de :

12 francs (14 francs pour re-
cevoir par poste, recommandé,
montant du prix de souscrip-
tion du livre de L. Trotsky,
« 1905 », que vous m'enverrez
dès la parution.

24 francs (28 francs pour re-
cevoir par poste, recommandé),
montant du prix de souscription
du livre de L. Trotsky, « 1905 »,
que vous m'enverrez dès la pa-
rution, et des 3 livres de Trotsky
déjà parus.

(Biffer la mention inutile).

Envoyer ce bulletin à M. HENRI SUCHET, 120, rue
Lafayette, PARIS (10^e). — Chèque postal : 25-517.

CEUX QUI VEULENT LE LIVRE RELIÉ AJOUTERONT :
8 fr. 75 pour une reliure en basane. 10 fr. pour une reliure chagrin